

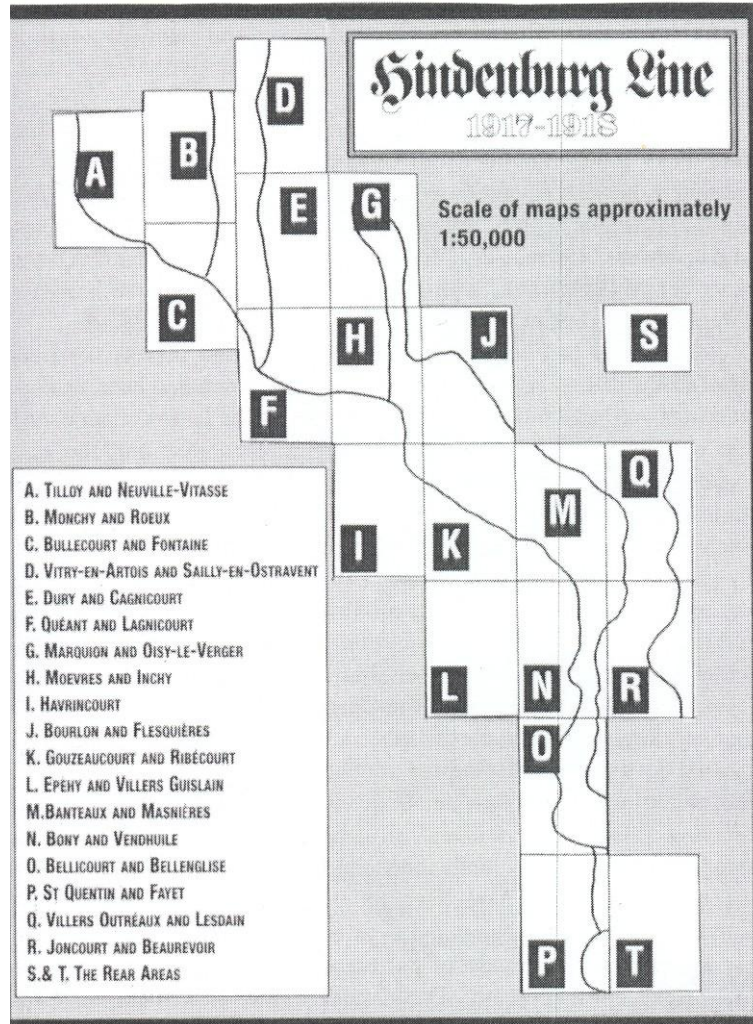
### Introduction

Le matin du 6 février 1917, le pilote Lieutenant PETERS et son observateur Lieutenant BALFOUR, du 70<sup>e</sup> escadron R.F.C. volaient dans leur "sopwith" à une hauteur de 4 000 m (13 000 pieds) pour une mission de reconnaissance au dessus de St-Quentin. La visibilité était bonne et au dessous, ils notèrent que la ville avait été organisée pour la défense. A l'atterrissage, ils présentèrent un rapport sur leurs conclusions :  
*"Il semble y avoir un système complet de tranchées autour de la ville. Dans le coin sud est de la ville, il y a une petite ligne d'environ 3/4 mile courant à travers Itancourt. Sur le côté nord; partant à l'est du canal, il y a une ligne bien continue avec des points forts à environ 1/4 mile d'intervalle. Entre Bellicourt et Bellenglise, la ligne de tranchées est très "interrompue".*

Ce rapport confirmait les bribes d'information précédentes des services de renseignements mais c'était la première vraie preuve de l'activité ennemie dans cette zone depuis l'automne précédent, quand des travaux de défense au nord, autour de Quéant, avaient été notés mais on n'y avait pas donné autant d'importance. D'autres vols de reconnaissance eurent lieu et les Britanniques commencèrent à construire l'image de ce qui reposait devant eux : le plus fort système de défense scientifiquement dessiné que le monde avait jamais vu. La recherche de plus d'informations et détails s'accrut quand les planeurs Britanniques essayèrent de comprendre la nature des défenses et la façon dont elles pourraient être utilisées. Des raids de tranchées furent



lancés par l'infanterie pour glaner des informations, les prisonniers étaient interrogés avec les civils échappés, et quelques rapatriés de Suisse, étaient examinés. On donna à l'aviation (RFC) la tâche d'identifier l'ensemble du système lors de sorties innombrables, prenant des milliers de photos en même temps qu'ils effectuaient des raids de bombardements sur les lignes de transport.



Mais même quand ils eurent une bonne idée sur la masse du travail effectué par les Allemands, les Britanniques n'avaient aucune raison de suspecter que leurs intentions étaient d'évacuer le terrain qu'ils avaient si durement défendu durant la bataille de la Somme. Ignorant les pensées politiques et militaires motivant cette décision, les Britanniques furent pris par surprise par l'initiative allemande.

En 1917, la bataille d'Arras, Bullecourt et Cambrai montra toutefois qu'il y avait une limite au terrain que les Allemands voulaient bien laisser et toute zone gagnée devait l'être après une rude bataille. A l'automne 1918, en revenant aux positions préalables, avec leurs plans et espoirs évanouis, et fatigués après quatre années de guerre, les Allemands voulaient créer une dernière ligne empêchant les Britanniques et Français d'atteindre leur patrie.

Pendant le déroulement de plusieurs batailles dans et autour de la ligne Hindenburg, les deux côtés développèrent et améliorèrent des tactiques d'attaque et de défense ; nécessité était mère d'inventions et la guerre avec les chars, les bombardements

d'artillerie, les protections contre les bombes, les défenses élastiques et l'utilisation de troupes d'assaut pour infiltrer les défenses s'était perfectionnée.

La ligne HINDENBURG était en train de devenir aussi forte dans les esprits du public britannique qu'elle l'était sur le terrain, les journaux lui donnaient presque un statut mystique. Les cloches des églises sonnèrent quand la ligne fut percée à Cambrai en 1917 et la traversée du canal de St Quentin par la 46<sup>e</sup> division en septembre 1918 fut considérée comme une attaque de maître qui présageait de la fin de la guerre.

Aujourd'hui, les visiteurs sur ces endroits, sont susceptibles de trouver, à première vue, peu ou rien pour leur dire que le pays fut un jour un labyrinthe de tranchées, trop larges pour être traversées par un char, avec des centaines d'abris souterrains minés, et des acres et acres de barbelés. Même les constructions solides : abris de béton armé renforcés, abris bétonnés (bunkers) pour les mitrailleuses, postes de commandement et équipages d'artillerie peuvent difficilement être vus et ne sont souvent identifiables seulement que comme un emplacement d'herbe grossière et herbages dans un champ labouré, car les défenses étaient souvent construites, au niveau de la tranchée, avec le toit caché par une fine couche de terre. Quelques vestiges sont évidents, de grandes tours d'observation pour les observateurs de l'artillerie des deux camps peuvent être trouvés dans les villages et les champs et les autres restes permanents de ces engagements prolongés (protacted) - les nombreux cimetières, quelquefois isolés et rarement visités - racontent leur propre histoire. Les mémoriaux de divisions, érigés par les vétérans en l'honneur des camarades tombés, peuvent aussi être trouvés dans quelques sites importants.

La zone n'a peut être pas l'impact touristique de la Somme et d'Ypres, mais le visiteur intéressé peut, encore plus, ressentir l'impression des conditions de l'époque et avoir une idée des événements qui prirent place ici. C'est aussi très simple de visiter les sites des actions et de l'anxiété ressenties par les deux parties et de percevoir la conjoncture des grands exploits.

Alors que la plupart des terres sont cultivées, avec une grande proportion de betteraves, de céréales et d'autres récoltes qui couvrent les champs, les labours remontent encore tout un assortiment de débris, mais c'est dans les bois, généralement intouchés par les labours ou la herse que la meilleure perception peut être ressentie. On peut encore voir des sols toujours défoncés, avec des trous d'impact de bombes, les tranchées (écroulées et bien peu profondes mais souvent facilement identifiables et traçables), et les abris souterrains effondrés. Quelquefois, on peut encore voir pendre des arbres du fil barbelé, plus habituellement le plus épais, l'allemand, enroulé là pour empêcher le passage et prévenir des attaquants. Comme dans d'autres secteurs du front ouest, des bombes et des grenades non explosées peuvent être vues. Vous ne devez pas les manipuler mais les laisser en l'état.

La zone dans le triangle Arras-Cambrai-St-Quentin est un pays de plaines ondulées, attractif et crayeux ; les villages sont souvent peu remarquables, possédant peu ou pas de bâtiments anciens. Beaucoup de ces villages possèdent des abris, des bunkers et d'autres constructions qui ont survécu aux développements ultérieurs mais il peut être difficile ou impossible de les trouver ou de les visiter.

Le passage des années entraîne une incompatibilité définitive entre la nature du

paysage et la possibilité de s'imaginer les événements. Durant les longs jours d'été, avec les soirées tardives, les déplacements sont faciles et la marche, dans les champs, agréable (un bon moyen d'évacuer toute la bonne nourriture française et le vin) mais les arbustes et les herbes masquent beaucoup de caractéristiques. Durant l'hiver, et spécialement au printemps, les heures de clarté sont réduites mais le paysage est plus facile à identifier ; les collines et vallées, si importantes pour les attaquants et défenseurs, deviennent apparentes et les bunkers situés au niveau du sol ainsi que les abris souterrains sont plus facilement identifiables.

Ce livre n'est pas conçu pour être une analyse critique des batailles menées dans la zone, ou un traité sur les stratégies en général. Il y a une multitude de livres disponibles sur ces deux sujets faits par des auteurs compétents. Pas plus qu'il n'est censé être une histoire approfondie des événements dans l'un de ces sites ; à nouveau il y a des livres, tel "A wood Called Bourlon" par Moore et "Cambrai" par Smithers qui donnent tous les détails des événements spécifiques. Tandis qu'il donne une vue générale des deux stratégies allemande et britannique et les tactiques, ce livre n'a pas pour but de couvrir tous les détails.

Il est réalisé pour être un guide général de la région dans laquelle les troupes Britanniques ont connu de nombreuses épreuves et d'importantes tribulations, une zone dans laquelle, mis à part un ou deux sites, peu de visiteurs habituels des champs de bataille s'aventurent. Les cartes sont faites pour donner aux visiteurs, ou au lecteur dans son fauteuil, une impression sur les événements qui prirent place dans chaque petite zone, en même temps qu'une appréciation de la manière dont chaque ligne de défense changea de main. Les cartes contiennent les lignes de tranchées principales mais vous devez garder à l'esprit que ces dernières, parfois, évoluaient et diminuaient en importance au fur et à mesure que les lignes changeaient tandis que les noms des tranchées changeaient aussi de temps en temps. Les lignes de communication et de support étaient le plus susceptible de changer et, étant beaucoup plus nombreux, sont difficiles à montrer sur les cartes sans occulter certains détails. Quelques cimetières ne sont pas notés sur les cartes, la plupart étant indiqués sur les cartes Michelin et IGN et il est recommandé aux visiteurs de les utiliser en complément.

Les numéros de référence pour la INT 1:25000 (série bleue) : Les cartes IGN donnent de bons détails topographiques spécifiques aussi bien que les cimetières militaires : 2406 E 2506 O 2506 E 2606 O 2507 O 2507 E 2607 O 2508 E 2608 O 2509 E 2609 O. L'association du front ouest possède un excellent service des cartes de tranchées pour ses membres.

La carte de chaque section montre ce qui est censé être un reste de la construction des lignes de défense qui devinrent célèbres en tant que Ligne Hindenburg (excepté pour quelques uns qui ont été délibérément laissés de côté à la demande des propriétaires et quelques uns dans la ville de Cambrai), en même temps que les restes britanniques dans la région. Sans aucun doute, un ou deux ont été oubliés mais il ne doit pas y en avoir beaucoup. Plus important sont ceux qui ont été trouvés et photographiés, susceptibles de disparaître sous une route, une maison ou un développement industriel. Beaucoup sont enterrés ou détruits chaque année par les agriculteurs à qui appartiennent les terres où ils se situent.

Les cartes montrent aussi quelques centres d'intérêt, où des actions spécifiques telles

l'obtention de la VC ou une action majeure, eurent lieu. La liste de telles actions est bien sûr presque sans fin, étant donné que plus d'un million d'hommes combattirent et moururent ici dans plusieurs batailles majeures et tout ceci ne peut être inclus. Les frontières des cartes sont purement arbitraires, les batailles ne suivaient pas forcément les cartes et les dernières batailles les rendent plus compliquées mais, pour chaque carte, les événements principaux qui eurent lieu sont notés.

Il est à espérer que le lecteur dans son fauteuil sera capable de suivre les événements confortablement : il faut aussi espérer que le visiteur du champ de bataille, avec l'aide de ce livre, sera capable de visiter chaque site - un village, peut-être, un bois ou les restes d'un monolithe concret dans le milieu d'un champ - et pourra s'imaginer les événements qui se passèrent ici en 1917 et 1918.

## CHAPITRE I

La situation durant l'hiver 1916/17 et les plans allemands pour la retraite sur une nouvelle ligne de défense.

La bataille de la Somme marqua (ground) une halte dans le milieu du mois de novembre 1916 : le temps hivernal s'installa comme une vengeance sur les deux parties, affaiblies et avec d'horribles pertes humaines, installées sur les lignes de front de défense qui étaient faiblement tenues. Les armées françaises étaient exténuées et défaits après leurs combats à Verdun et avaient besoin de temps pour se réarmer et faire appel à de nouveaux contingents. Les Allemands, en plus des grandes pertes de matériel et de troupes, avaient de gros problèmes quant au moral à la fois au niveau des troupes et de l'encadrement et la supériorité militaire qu'ils avaient jusqu'ici affichée avait pris une "claque". Les Britanniques, comptant leurs morts après quatre mois de bataille, discutaient afin de déterminer si la campagne de la Somme avait été un succès ou un échec. Le débat n'est d'ailleurs pas encore clos - l'armée allemande avait été réduite et était ébranlée par l'action, et la bataille était "l'une des pierres de base sur lesquelles l'avance vers la victoire de 1918 était construite". Cependant, l'esprit original, combatif et insouciant des soldats britanniques avait été brisé : il avait perdu son idéalisme et à partir de là ne fut plus un mouvement volontaire plein d'enthousiasme.

Pendant huit semaines après la fin de la bataille, les conditions dans les tranchées étaient épouvantables : pluie continue, grésil et neige entraînant cette boue - qui avait été un facteur décisif pour arrêter les opérations actives d'offensive - étant donné que tout mouvement était devenu impossible. Les parties amovibles des fusils et armes cessaient de fonctionner, les effondrements de tranchées rendaient les tranchées de communication impraticables et les hommes étaient fréquemment enterrés par les glissements de boue. La plupart des troupes furent retirées dans les zones arrières pour se reposer et se réapprovisionner, tandis que les troupes tenant la ligne de front souffraient beaucoup de maladies et que le sol des tranchées devenait le sujet principal de plaintes. Bien que les lignes de front soient légèrement tenues, l'activité n'avait pas complètement cessé : des patrouilles sortaient la plupart des nuits dans le no man's land, capturant souvent des prisonniers, les tirs isolés étaient toujours un danger permanent et le bombardement de l'artillerie continuait.

Les Britanniques continuaient leur politique agressive et ne permirent pas à une quelconque bonne volonté de Noël d'interférer : à midi le 25 décembre, toutes les

armes sur le front de la Somme lancèrent une salve sur les points où les Allemands étaient susceptibles de se rassembler. Cet acte de Noël, prévu à la fois pour maintenir la pression sur les Allemands et empêcher toute fraternisation, sembla répugnant à beaucoup de soldats anglais. Il fut répété lors de l'attaque de la nouvelle année, le 31 décembre.

Les raids de tranchées par l'infanterie et les patrouilles continuèrent sérieusement durant les quelques premiers jours de janvier 1917 : beaucoup de prisonniers furent pris par les bataillons britanniques, bien qu'il s'avéra que beaucoup d'entre eux étaient des déserteurs. Quelques attaques allemandes furent effectuées, telle celle où le poste du 7<sup>e</sup> Divisions'Hope, à côté de Beaumont Hamel, fut enlevé au 9<sup>e</sup> Devon, cette perte étant découverte par deux officiers du Devons approchant du poste avec du rhum pour la garnison. Généralement, l'initiative venait des Britanniques qui maintenaient l'offensive. Pour la première grande attaque de 1917, contre la tranchée Musk et le Triangle, un système de tranchées près de Serre, les attaquants devaient porter des planches leur permettant de traverser la boue. Au milieu de janvier 1917, le temps changea - des températures au dessous de zéro et de lourdes gelées s'installèrent et le sol gela durement et solidement. Le taux de maladie devint plus fort que jamais, et des arrangements spéciaux furent réalisés pour fournir des vêtements chauds et secs, et propres, et les centres RAMC furent très occupés.

Le gel des sols changea les méthodes d'opérations, avec plus de mouvement durant la nuit, au dessus du terrain ouvert, car les trous de bombes pleins d'eau et la boue profonde cessèrent d'être des pièges. Les murs de tranchées, maintenant que le sol était solide, ne s'effondraient plus et les lourdes chutes de neige rendaient nécessaire le port d'imperméables blancs pour les patrouilles de nuit. La neige sur les sols permettait aussi aux observateurs d'artillerie des deux côtés de déterminer quelles étaient les tranchées, les pistes, les abris souterrains et les postes qui étaient utilisés et occupés par les hommes afin d'ajuster leurs tirs en concordance : "des deux côtés, les feux harassants devinrent de façon notable plus précis."

Durant la durée des mois d'hiver, les planeurs des deux camps avaient été très occupés. Les Généraux Haig et Robertson avaient rencontré le commandant en chef français, Général Joffre, à Chantilly mi novembre 1916 ; ils se mirent d'accord pour recentrer les hostilités avec les Allemands dès que le temps le permettrait, si possible en février. Les Britanniques voulaient attaquer le front à partir du nord du champ de bataille de la Somme, les Français préféraient accrocher les Allemands au sud de Péronne.

Tandis que les plans se préparaient, certains changements se faisaient dans la hiérarchie, ce qui voulait dire que de tels arrangements nécessiteraient d'être stoppés et redémarrés. LLOYD GEORGE remplaça ASQUITH en tant que premier ministre britannique, ce qui eut un grand effet sur la capacité du Général HAIG à diriger l'effort britannique, et Général JOFFRE fut relevé des plans de bataille, en faveur du Général NIVELLE, qui avait, ainsi qu'on le pensait, la réponse à l'impasse sur le sol français. Cette réponse impliquait de nouvelles méthodes d'attaque et la subordination de l'armée britannique à la française.

Les Allemands avaient également effectué des changements importants de personnel qui eurent pour résultat un changement de stratégie et de tactique par rapport à celles qui avaient été utilisées durant les premiers temps des batailles de l'été 1916. Le

Général von FALKENHAYN qui avait conduit l'effort allemand fut envoyé en Roumanie et le Feld Maréchal von HINDENBURG, avec LUDENDORFF à ses côtés, fut mis aux commandes du haut commandement allemand. HINDENBURG & LUDENDORFF changèrent immédiatement les tactiques allemandes : la bataille de Verdun fut (scaled down) "allégée" afin de permettre une plus grande concentration des ressources dans une seule zone et les tranchées de la ligne de front ne devaient plus être tenues coûte que coûte, mais pouvaient être abandonnées si cela était considéré comme justifié. Le chef d'état major de la 1<sup>o</sup> armée allemande, Colonel von LOSSBERG, fut ainsi capable de former une division de réserve dans les zones arrières pour relever les divisions du front si nécessaire. LOSSBERG fut aussi capable d'organiser des défenses d'un genre moins rigide que celles utilisées jusque ici ; le combat pouvait maintenant avoir lieu dans une zone profonde ce qui donnait le meilleur avantage aux défenseurs, plutôt que sur la ligne de front qui pouvait être détruite par l'artillerie ennemie. De cette manière, la bataille de la Somme marqua un arrêt l'utilisation des premiers essais de défense en profondeur.

Les expériences et informations obtenues durant ces dernières actions étaient prises en considération par LOSSBERG. Ses conclusions furent ensuite utilisées par le Général von BULOW afin de réaliser un registre des changements faits durant la bataille : Erfahrungen der I Armee in der Sommeschlacht : expériences de la 1<sup>o</sup> armée dans la bataille de la Somme. Ce document, imprimé le 30 janvier 1917, explique le concept d'une défense mobile en profondeur et devait devenir très important dans les futures stratégies de défense allemandes pour le reste de la guerre.

Durant l'hiver 1916/17, l'ensemble de la situation sur le front ouest convainquit HINDENBURG et LUDENDORFF qu'une période de défense stable était nécessaire afin de permettre d'améliorer les conditions. Le front oriental était encore actif, la Russie n'avait pas encore été battue et la Roumanie avait maintenant rejoint les alliés, ce qui voulait dire que presque la moitié (122 sur un total de 255 divisions) des forces allemandes étaient à l'est. L'industrie allemande était presque épuisée par l'effort de guerre, il y avait des ruptures de stocks de matières essentielles, la récolte de pommes de terre avait été mauvaise et le peuple allemand commençait à souffrir de la faim.

C'est pourquoi la décision fut prise d'essayer d'amener un terme à la guerre en affamant les Britanniques, nourriture et fournitures essentielles, mettant les Britanniques à genoux et coupant le maillon du channel avec la France. Ceci serait réalisé par la guerre sous marine sans réserve qui fut ordonnée le 9 janvier et annoncée le 31 janvier : la campagne des sous marins devait commencer en force dès le 1<sup>o</sup> février, et à partir de là, plus aucun vaisseau, militaire ou civil, ne fut plus en sécurité.

Pendant ce temps, la tactique de défense allemande fut revue et les plans qui étaient nés plus tôt furent mis en pratique. Ceci incluait le perfectionnement d'une zone défensive idéale, avec une observation de l'artillerie en arrière, et les lignes de tranchées prudemment situées sur les pentes inversées afin d'empêcher l'observation par l'artillerie britannique. L'ordre de construire cette zone de défense fut donné après qu'HINDENBURG et LUDENDORFF prirent le commandement, le 5 septembre 1916. La zone située derrière l'armée allemande, sur la Somme, devait être la première de cinq zones de défense principales et fut la première à être installée et tracée car elle devait être la plus utile pour simplifier les moyens des hommes, étant donné que la bataille avait créé une saillie dans les lignes allemandes.

La zone de défense, ou Stellung, fut nommée SIEGFRIED, d'après l'un des héros de la mythologie teutonne SIEGFRIED. Siegfried était à l'origine un descendant du dieu Odin dans la saga scandinave "Volsunga" mais fut adopté dans le folklore allemand dans les chansons du Niebelung (Niebelungenlied), un poème médiéval écrit vers environ 1200.

Les associations divines étaient opportunes, le cycle de Siegfried écrit par Wagner était dans sa quarantième année, ayant été produit pour la première fois à Bayreuth en 1876. La Position Siegfried était située pour aller d'Arras à St-Quentin et ensuite continuer plus bas pour passer Laon jusqu'à l'Aisne, interrompant un grand saillant (sailent) qui devait être abandonné. D'autres secteurs du front ouest devaient suivre et la plupart de ces nouveaux systèmes de défense devaient aussi prendre des noms de dieux. La ligne WOTAN (Wotan Stellung) courrait vers le nord de la ligne Siegfried à Quéant jusqu'à Drocourt et Lille, de là elle continuait jusqu'à la côte à Ostende, comme la Position de Flandre (Flandernstellung) ou la ligne de Flandre.

La Position HUNDING ou ligne Hunding courrait de la position Siegfried à la Fère et ensuite derrière le champ de bataille de la Champagne ; à l'est de cette Position Michel (Michelstellung) qui coupait le saillant (sailent) de St Mihiel.

La Siegfriedstellung, qui serait nommée plus tard la ligne Hindenburg par les Anglais, était longue de 144 km (90 miles) et devait se retrancher à 40 km (25 Miles) à l'arrière du front allemand. L'idée de raccourcir le front avait été inspirée au Lieutenant-général FUCHS à Cambrai. Le 19 septembre, son projet avait été accepté et arrêté. Le 27 septembre, l'ordre de commencer les travaux de construction fut donné par le Prince de la Couronne RUPPRECHT de Bavière, commandant le groupe d'armée. Le site de la Wotanstellung, qui devait joindre Quéant, fut accepté le 4 novembre mais le travail ne commença pas jusqu'à ce que la Siegfriedstellung soit presque complète, pour permettre d'avoir le meilleur usage des ressources.

La construction de la zone de défense avait été acceptée comme une mesure de précaution seulement. Jusqu'à la fin de janvier 1917, on considérait que la ligne de front tiendrait à moins qu'une attaque britannique ne force à reculer. A la fin de janvier 1917, il fut clair, pour le Prince de la Couronne RUPPRECHT que ses lignes de front et lignes arrières ne pourraient contenir une attaque britannique au printemps, et il considérait que celle-ci serait probable dès que le temps le permettrait. Il recommanda le 28 janvier à LUDENDORFF que la ligne soit reculée et que la Siegfriedstellung soit occupée. Le plan fut rejeté, à la fois pour des raisons politiques et stratégiques - bien que plus tard, la prise en compte des avantages d'un tel recul, principalement le fait qu'il libérerait treize divisions d'infanterie et beaucoup de batteries d'artillerie - amena LUDENDORFF à revoir la situation. Un autre facteur majeur, qui fit changer d'avis LUDENDORFF, ce furent les nouvelles au sujet de retards sérieux dans les livraisons de munitions. Il avait été informé que les fournitures seraient moindres que ce qu'il espérait et il fallait du temps pour replanifier l'approvisionnement des fusils et des munitions pour l'artillerie.

Le 4 février 1917, l'ordre de préparer la retraite sur la ligne Hindenburg et de continuer les travaux de construction du système aussi rapidement que possible fut donné. L'opération, nommée Alberich d'après le nain malicieux qui maudit les détenteurs de l'anneau dans l'opéra de Wagner, devait commencer le 9 février 1917. La vraie retraite, prévue sur les trois jours du 15 au 18 mars, devaient être précédée d'une dévastation



totale de la zone à évacuer, bien que beaucoup de commandants de l'armée, plus âgés, y compris Prince de la Couronne RUPPRECHT, s'opposèrent à cette partie du plan pour des raisons morales.

L'intention était de refuser aux Britanniques toute utilisation des immeubles ou du terrain situés dans la zone de retraite. Tous les abris militaires et civils devaient être démolis, les rails de chemin de fer tordus, les arbres coupés (les arbres situés le long des routes étaient mis en travers sur les voies comme des barrières, les arbres fruitiers ne devaient pas laisser une quelconque source de nourriture). Les puits, que les Britanniques espéraient pouvoir utiliser pour l'eau potable, furent dynamités. Plus tard, les communiqués britanniques rapportèrent que des puits avaient été pollués par du crottin et créosote de cheval et même par du poison. Bien que beaucoup d'unités royales du génie furent affectées au travail de nettoyage des puits, aucun cas de puits empoisonné ne fut trouvé. Ceci n'empêcha pas, plus tard au moment des règlements des comptes de la guerre, de l'annoncer comme une évidence. Il est probable, que les empoisonnements de l'eau, si cela s'est produit, (directement en contravention avec la convention de la Haye et donc condamnable) furent des événements isolés qui donnèrent lieu à de substantielles et très exagérées rumeurs.

L'orgie de destruction fut désavouée par certains Allemands, même si certains d'entre eux y prirent du plaisir, en commettant des actes sans valeur militaire : par exemple la profanation des tombes du cimetière de Cartigny. Ernst JUNGGER, dans Orages d'Acier, justifie ces actions du point de vue d'un officier prussien.

“le pays, sur lequel l'ennemi allait avancer, devait être transformé en terre de complète désolation. La justification morale de ceci avait été longuement discutée. Cependant, il me semblait que l'approbation gratifiante de guerriers “rond de cuir” et de journalistes n'était pas indispensable. Quand des milliers de personnes paisibles sont volées dans leur domicile, l'autosatisfaction du pouvoir peut au moins rester silencieuse. Mais en ce qui concerne l'utilité, bien sur, en qualité d'officier prussien, je n'ai aucun doute. La guerre est la plus dure de toutes les affaires, et ses maîtres peuvent seulement entretenir des sentiments humains tant qu'ils ne causent aucun mal”.

La pose de pièges à nigauds et d'explosifs à retardement était commune et réalisée très précautionneusement, avec adresse, afin de tuer le plus de troupes possible tandis qu'elles se lançaient dans la poursuite. Ces pièges à nigauds comprenaient des pièges en barbelé, des abris souterrains et caves et étaient connectés à des “souvenirs”, des portes et obstacles susceptibles d'être bougés. Ceux-ci étaient programmés pour faire exploser des charges ou des grenades. Le corps d'un soldat britannique fut trouvé avec un stratagème de percussion attaché à un barbelé autour de la taille et nombre d'explosifs furent trouvés dans des cheminées et des fours, susceptibles d'être allumés quand un feu était allumé.

Les croisements de routes et des lignes de chemin de fer étaient dynamités mais beaucoup étaient laissés avec des fusées à retardement pour causer des dommages ultérieurs et des ruptures. Ces fusées étaient allumées par différentes méthodes : horloges, un fil érodé peu à peu par un acide et la percussion ou la friction telles que des mines posées dans une cavité de la route avec une fine couche de terre dessus, prêt à exploser au passage de tout trafic.

Les Allemands ne ménageaient pas leurs d'efforts pour rendre efficaces tous les pièges et mines et, évidemment, il y eut beaucoup de dommages chez les Britanniques. Quelques compagnies du génie (Royal Engineer Companies) passèrent la plupart des mois suivants à rechercher, dans les immeubles, les cales, les abris souterrains, routes, ponts, blocailles et les champs, les explosifs plutôt que d'améliorer les transports et les communications et organiser les défenses. Tout retard aux jonctions de routes, ponts et chemins de fer voulait dire que l'infanterie devait se déplacer à travers tout le pays sans artillerie et l'approvisionnement des munitions, de la nourriture et de l'eau. Toutes les recherches ne furent pas couronnées de succès et il y eut de nombreux accidents. L'un d'entre eux se produisit à l'hôtel de ville de Bapaume : les caves avaient été fouillées et une mine trouvée et retirée dès que les Australiens entrèrent dans la ville. Huit jours plus tard, une grande explosion, causée par une mine à retardement, un fil d'acier suspendu dans l'acide s'était lentement corrodé, après quoi il relâcha un ressort activant un détonateur, détruisit la tour et la maçonnerie autour, avec trente Australiens et travailleurs du Australian Comforts Fund, avec deux officiels français, Capitaine R. BRIQUET et M. Albert TAILLANDER. Peu après, un dispositif similaire sauta à l'état major, situé à proximité, de la 7<sup>e</sup> brigade australienne.

Les nombreux genres de pièges firent l'objet des conclusions d'ingénieurs et de l'infanterie dans le livret "Suggestions lors de la reconnaissance des mines et des (landmines) dans la zone évacuée par les Allemands". L'information et l'expérience acquises étaient pratiques. Quand les Allemands revinrent sur cette même zone en août et septembre 1918, les mêmes tactiques de retardements et de dommages furent utilisées, entraînant un nouveau document d'information "Les pièges et mines allemands", les compagnies royales du génie furent à nouveau requises pour nettoyer tous les cagnas, abris et cantonnements avant d'être utilisés par les troupes, certains trouvèrent plusieurs centaines de pièges (bobby) et des mines, même dans des endroits semblant tout à fait innocents. La 11<sup>e</sup> division reporta avoir trouvé deux tombes, marquées "à un soldat inconnu" ; après investigation, on trouva des explosifs avec des fusées à retardement.

Comme en 1917, les pièges et les mines n'étaient pas toujours placés dans des endroits évidents, et les imprudents étaient en danger. Les compagnies du génie, comme la 182<sup>e</sup> compagnie Tunnelling, fit un rapport sur leurs trouvailles, par exemple : "l'un de nos mortiers Stokes avait été converti en piège (bobby) et placé dans un tas de briques le long de la route. Un ruban et un ressort avaient été fixés de façon à relâcher l'aiguille percutante et allumer la bombe qui était attachée à une pièce de bois, au dessus des briques".

Les installateurs de ce piège savaient qu'un soldat viendrait chercher du bois à un moment ou à un autre.

Tandis que beaucoup de troupes britanniques s'indignaient, trouvant l'utilisation de tels moyens répugnante, les Britanniques eux-mêmes avaient laissé des moyens semblables pour les Turcs quand ils avaient évacué Gallipoli, et également durant les dernières retraites locales : les ordres d'évacuation du Bois Bourlon, début décembre 1917, incluait la démolition de tout ce qui pourrait être utile aux Allemands et "si les pièges (bobby) et tout autre moyen pour entraîner des pertes pouvaient être improvisés, ce serait un avantage". La retraite britannique de mars 1918 incluait la démolition des routes, chemins de fer et ponts, et les programmes de la R.E. (l'Ecole d'Instruction de

Rouen) incluait des lectures sur "l'organisation d'arrangements de démolition dans les cas de retraite".

Les systèmes successifs de la ligne Hindenburg.

Chaque partie du système de la Position indiquée consiste en une série d'environ deux à cinq tranchées avec des tranchées de communication, des postes d'observation d'artillerie et des batteries, des emplacements de mitrailleuses, des accommodements protégés des bombes pour l'infanterie, des postes de commandement et de secours. Chaque système était protégé par d'épaisses ceintures de fil barbelé, d'une longueur de plus de 20 m de profondeur ; devant ça, il y avait les postes d'écoute et de surveillance. Les lignes RIEGEL étaient des lignes plus simples, ne comprenant que deux ou trois tranchées (Graben) pour l'infanterie avec des mitrailleuses et des mortiers de tranchées. Ils étaient également fortement protégés par du fil barbelé. Les tranchées de communication et de connexions étaient habituellement nommées en tant que chemin (weg), par exemple le chemin de l'empereur (Kaiserweg) et le chemin du roi (Königweg). Des points et des postes individuels renforcés étaient appelés atelier (werk), par exemple l'atelier hanséatique (Hanseatenwerk).

Le système le plus important dans la partie nord de la zone était dû aux changements et développements durant les batailles d'Arras et de Cambrai en 1917. Le secteur sud ne fut pas testé jusqu'aux dernières batailles de septembre et octobre 1918, quand les Allemands reculaient et n'étaient plus en position de se réaligner ou de changer leurs plans.

Les Allemands avaient nommé leurs systèmes de défense d'après des caractères mythiques, mais les noms britanniques pour ces mêmes systèmes étaient plutôt plus prosaïques. À part Hindenburg, le commandant allemand, qui fut honoré par les Britanniques qui adoptèrent son nom, la plupart des tranchées étaient nommées en fonction de leur position géographique, en général le village le plus près, par exemple :

- |   |                                     |
|---|-------------------------------------|
| - Wotansstellung                            | Ligne Drocour-Quéant                |
| - Wittan II Stellung                        | Ligne du canal du nord              |
| - Zwischenstellung (ou ligne intermédiaire) | Lignes Le Catelet et Graincourt     |
| - Siegfried II Stellung                     | Ligne Masnières-Beaurevois-Fonsomme |
| - Siegfried II Zwischenstellung             | Ligne de Marcoing                   |

À d'autres tranchées germaniques : Hunding, Hermann, Fäfner, Brunhild, les Britanniques leur donnèrent des noms semblables, sans inspiration.

## PORTION L - EPEHY ET VILLERS GUISLAIN

Epehy, avec le village adjacent de Peizière, se situe sur le dessus d'une crête qui fut ardemment disputée par les deux parties. Les Allemands, en installant la ligne HINDENBURG, l'évaluèrent comme une position d'avant poste valable qui ferait une position d'observation pour l'artillerie en cas d'approche des Britanniques et étaient déterminés à le garder. Pour les Britanniques, c'était un point stratégique important qui devait être pris s'ils devaient réussir à cerner les Allemands - la valeur de cette position haute et le champ de vue étaient prises en compte bien avant que le village lui-même soit vu. A l'est, le terrain formait plusieurs vallées, avec des pentes douces vers le canal de St-Quentin, à 6 km de là. La ligne de front de la principale ligne Hindenburg traversait le canal juste au sud de Vendhuile, remontant des deux côtés à Bony et La Terrière, et Epehy permettait une bonne observation sur cette étendue - observation que les Allemands voulaient refuser à leurs ennemis.

La capture du village par l'arrière garde de l'armée allemande en retraite commença le 30 mars 1917 quand ils laissèrent le hameau de Ste Emilie au 1/4<sup>e</sup> Gloucestershires de la 48<sup>e</sup> division. Cette position sur le pont permit aux attaquants de préparer un assaut le jour suivant. Trois bataillons de la 48<sup>e</sup> division, le 7<sup>e</sup> Worcestershires, le 6<sup>e</sup> Gloucestershires et le 6<sup>e</sup> Royal Worcestershires - portèrent l'attaque qui fut une surprise pour les défenseurs car aucune artillerie ne fut utilisée. Le village et 26 de ses précédentes garnisons tombèrent ensuite dans les mains britanniques, bien que les Allemands ne se soient pas encore vraiment retirés et étaient juste à l'extérieur du village.

Une lourde neige tomba les jours suivants et rendit les combats difficiles, le front était statique et les défenses enterrées et protégées dans le coin Est. La division pressa son attaque à nouveau le 5 avril, les deux villages de Lempire et Ronssoy furent attaqués sans bombardement d'artillerie précédant. D'épaisses ceintures de barbelés gênaient l'infanterie qui vint à bout des villages maison par maison. Les pertes britanniques furent élevées - 141 tués ou blessés - mais les nouveaux occupants étaient au moins contents de trouver des fournitures de nouveaux sous-vêtements lors de la capture d'un magasin.

La 42<sup>e</sup> division, récemment arrivée d'Égypte où ils avaient défendu le Canal de Suez, et encore en partie équipée pour ce climat, prit le village le 8 avril. Inhabitué au temps, qui était encore très hivernal, les bataillons de fusiliers du Manchester et Lancashire s'entassèrent dans les tranchées du front et les trous d'abris pour leur première expérience du front ouest. Il y avait un grand nombre d'escarmouches avec les Allemands tandis que la ligne avançait doucement. Ils tenaient la ferme Malassise comme position ; durant la relève du 7<sup>e</sup> fusilliers Lancashire par le 6<sup>e</sup>, la ferme fut lourdement bombardée. Les bâtiments furent détruits et 50 Hommes furent enterrés dans la case. Les travaux de secours commencèrent tandis que le bombardement continuait et le même jour, une bombe arrivant dans une cave à Epehy tua 15 hommes. Même les abris apparemment sans danger s'avérèrent dangereux - une maison à Peizières était encore relativement en bon état et utilisée par l'état major d'une brigade, quand on trouva une quantité d'explosifs, tels un piège (bobby), qui étaient cachés sous les poutres. Le bâtiment fut hâtivement évacué.

Les hommes du Génie (Royal Ingeneer) et l'infanterie de la division étaient très actifs



pour améliorer les défenses - creusant les tranchées, connectant les postes et installant du fil barbelé car le front était à ce moment presque stationnaire, avec les Allemands tenant la ligne Hindenburg qu'ils avaient préalablement préparée - qui étaient maintenant dans l'alignement de l'artillerie britannique - et quelques postes avancés.

Sur la fin, au nord de la crête, le village de Villers Guislain était encore tenu et défendu rageusement par les Allemands. A l'aube du 14 avril, le 2<sup>e</sup> Devonshire de la 8<sup>e</sup> division essayèrent d'entrer mais ils en furent empêchés par des barbelés épais, entourant ce village et un lourd feu de mitrailleuse à l'intérieur de la zone. Ils furent forcés d'abandonner leur attaque mais retournèrent la nuit suivante et coupèrent de grandes brèches dans les étranglements du barbelé ; le village et ses défenseurs furent ensuite fortement bombardés. Tôt, le matin du 18 avril, le 2<sup>e</sup> Yorkshire Ouest marcha dans les ruines et tua 60 Allemands, faisant 18 prisonniers. Les pertes britanniques furent extrêmement légères, limitées à un homme qui fut enregistré blessé "dans cette partie de l'anatomie qui n'aurait pas dû être strictement tournée vers l'ennemi".

Durant l'approche de Villers Guislain, la 8<sup>e</sup> division avait capturé la ferme Vaucelette. La ferme avait abrité une mitrailleuse de fort calibre - des rails avaient été posés pour amener cette mitrailleuse dans la grange - qui avait tiré sur les Britanniques durant la bataille de la Somme. Un grand bunker renforcé avait aussi été construit dans cette ferme pour protéger la mitrailleuse et l'équipage. La population civile locale avait été forcée de fournir de la main d'oeuvre à ce travail début 1916. Les restes du bunker, maintenant recouvert, peuvent encore être trouvés parmi les bâtiments modernes.

Durant l'été 1917, ce secteur fut relativement calme, étant tenu par diverses divisions qui avaient souvent besoin de se reposer après s'être battus ailleurs. Les défenses furent maintenues et améliorées et la surveillance sur les Allemands fut maintenue, à l'opposé, derrière leurs défenses de la ligne Hindenburg. Pour améliorer l'observation des Allemands et protéger les observateurs de l'artillerie, un certain nombre de tours d'observation furent construites, en utilisant des plaques d'acier Rye's. Deux de ces tours d'observations peuvent encore être vues à Epehy et deux à Ronssoy.

Ces villages n'étaient pas concernés par l'offensive de Cambrai mais jouèrent une large part dans la contre-offensive allemande de cette bataille. En l'espace d'une heure et demie, le 30 novembre 1917, les Allemands avaient capturé Villers Guislain, en même temps que presque 60 mitrailleuses Britanniques et obusiers. Ils essayèrent de continuer et de capturer la ferme Vaucelette mais là, ils rencontrèrent le 1/4<sup>e</sup> Loyal North Lancashires de la 55<sup>e</sup> division qui les arrêtaient et ensuite portèrent une hardie contre-attaque, avant d'être forcés de se retirer et de consolider la ferme, qui fut ensuite tenue avec le 6<sup>e</sup> Régiment de la Reine. La 12<sup>e</sup> division fut obligée de reculer à travers le bois Gauche qu'ils avaient abandonné à l'approche des Allemands. Le bois fut la scène d'un combat féroce le jour suivant, le 1<sup>e</sup> décembre, quand le 2<sup>e</sup> Grenadier Guards monta la pente vers les artilleurs allemands qui s'étaient installés là. Les pertes furent importantes des deux côtés ; mais les Grenadiers, renforcés par le 18<sup>e</sup> Lancers, prirent le contrôle du bois et établirent la ligne de front britannique sur son coin Est.

D'autres bataillons Lancashire de la 55<sup>e</sup> division furent mis sous pression devant Epehy et un peu de terrain fut abandonné mais la ligne tint à l'Est du village. Le surplomb sur lequel Epehy était construit resta dans les mains britanniques durant l'hiver 1917/1918 et fut consolidé pour la défense. Durant cette période, un nombre de postes d'artillerie,

utilisant les plaques d'acier Rye's furent construites pour permettre l'observation des mouvements allemands.

Quand les Allemands commencèrent leur offensive de printemps de 1918, Epehy était tenu par la 21<sup>e</sup> division. L'attaque commença à 7 h du matin et la première tentative pour prendre le village fut suivie par une autre 3 h plus tard. Les Allemands entrèrent dans Peizières à 11 h mais furent contraints de se retirer à nouveau après un âpre combat avec le 7<sup>e</sup> Leicester, aidé de deux tanks. Après avoir nettoyé le village des Allemands, les deux tanks furent à court de combustible et obligés de se retirer sur leur base à Saulcourt pour se réapprovisionner ; les deux furent détruits par les bombardements ennemis tandis qu'ils étaient stationnés. A 11 h 58 du matin, un officier des Leicesters envoya une requête urgente pour un obtenir un remplacement. "Je considère que deux nouveaux tanks seraient des plus judicieux"; Signé : Lt HR Horner."

Le village fut plusieurs fois attaqué sans succès durant les 24 h suivantes jusqu'à ce que les Allemands, cachés par le brouillard du matin, entrèrent et prirent Epehy le matin du 22 mars, après un lourd bombardement d'artillerie et un assaut déterminé de l'infanterie sur cet important surplomb. La ferme Vaucelette, au nord, était déjà aux mains allemandes, les Fusiliers du Northumberland avaient opposé une forte résistance, mais furent incapables de résister à l'attaque.

Au sud d'Epehy, les villages avoisinants de Lempire et de Ronssoy, en même temps que Ste Émilie, furent défendus par les Irlandais de la 16<sup>e</sup> division. Peu de temps avant que le bombardement initial commence, le Royal Irish reçut l'ordre de se porter en avant pour renforcer les défenses de front : ils furent attrapés par le barrage de feu et subirent de lourdes pertes. Néanmoins, ils firent preuve d'un bel esprit de combat et retardèrent les attaquants, mais furent incapables de les arrêter. Les Allemands avaient réussi à déborder les défenseurs dans les villages et purent attaquer à partir de l'est et du sud, les poches d'Irlandais dans des points forts furent cernés et la plupart combattirent jusqu'à ce qu'ils n'eurent plus de munitions. Quelques uns furent relevés par des contre-attaques locales, quelques uns réussirent à rejoindre leurs lignes mais là les Allemands balayèrent les défenses et prirent les villages. La ferme Malassise était fortement défendue avec les emplacements de mitrailleuses, les tranchées et des enroulements de barbelés. Occupée par le 2<sup>e</sup> Royal Munster Fusiliers, elle supporta plusieurs vagues d'attaques et infligea de sévères dommages ; cependant, elle fut accablée submergée, reprise par une contre-attaque menée par une petite force conduite par le Lt Cahill et ensuite fut à nouveau perdue. Les pertes irlandaises ce jour là furent très nombreuses, les tués, blessés et disparus, y compris plusieurs officiers supérieurs. Le bois Gauche, qui était occupé par les Sud-africains sous le commandement du capitaine Green, fut âprement défendu toute la matinée, mais vers midi, les Allemands l'occupaient.

La bataille d'Epehy, 18 septembre 1918

La 4<sup>e</sup> armée britannique avaient repoussé les Allemands vers l'est depuis le 8 août et en septembre, approchaient à nouveau près des avant-postes de la ligne Hindenburg. Le 7 septembre, la 12<sup>e</sup> division avança la ligne de 1000 m d'Epehy et de Peizières. Le temps était beau et clair, permettant une excellente observation pour les artilleurs du Alpine Korps qui défendaient le village - maintenant un tas de ruines après avoir

changé de main plusieurs fois durant les batailles précédentes. Les défenseurs furent capables de prévenir toute future avance des Britanniques qui étaient maintenant fixés dans les tranchées, ces mêmes tranchées qui, en mars, étaient des lignes de réserve.

Le Queen Victoria Rifle reçut l'ordre d'avancer la ligne en poussant en avant durant la nuit. Au crépuscule, le 7 septembre, des patrouilles du Q.V.R., sous le commandement du Capitaine Samuelson, poussèrent en avant et capturèrent quelques Allemands des lignes de front. A l'aube du 8 septembre, le Q.V.R. était la troupe la plus orientale de toutes les troupes britanniques en France.

Durant le jour, d'autres tentatives furent faites pour avancer. Des patrouilles réussirent à entrer à Epehy mais ils durent reculer suite à une contre attaque par l'Alpine Korps, qui repoussa aussi une attaque de la 74<sup>e</sup> division récemment arrivée de Palestine.

Après l'échec des attaques du 10 septembre, il était évident que les Allemands étaient déterminés à tenir les villages et refusaient aux Britanniques les bénéfices de l'observation au dessus de la ligne Hindenburg vers l'est. Les Britanniques étaient également déterminés à prendre le surplomb et préparaient des plans pour un assaut majeur. Des photographies aériennes furent prises et toutes les défenses et points forts répertoriés, les troupes entraînées et organisées. Planning et préparations prirent une semaine, et l'heure zéro fut fixée à 5.20 du matin, le 18 septembre.

Cette action importante fut appelée "bataille", d'après le Comité des nomenclatures des batailles, en référence au total des combats et du nombre des pertes survenues pour les deux parties. Trois divisions furent dévolues sur des secteurs du front avec des objectifs précis. La 18<sup>e</sup> division devait capturer Ronssoy, ensuite Lempire. La 12<sup>e</sup> division devait prendre Epehy et la 58<sup>e</sup> division devait capturer Peizières, au nord d'Epehy et la ferme Vaucelette. Le nombre de tanks prévus pour l'attaque fut fixé à huit (l'économie de ce nombre était dû au fait qu'on voulait les garder pour le dernier assaut de la principale ligne d'Hindenburg).

Durant la préparation, le temps se dégrada et la bataille commença sous une lourde pluie - le sol était mouillé et glissant quand l'infanterie commença à monter les collines. Il n'y eut pas de bombardement préliminaire de l'artillerie - l'attaque devait être une surprise pour les défenseurs. A l'heure zéro, un barrage, qui s'avavançait en avant de 100 yards toutes les trois minutes, commença. La 18<sup>e</sup> Division avait de grandes difficultés à avancer, dû à la forte résistance des défenseurs allemands. Après 6 heures de dure bataille parmi les ruines, ils réussirent à gagner le centre du village et atteignirent la route principale - la D58. Dans le reste du village, cachés, des postes de mitrailleuses tiraient sur les Britanniques et causèrent de nombreux dommages. Le 6<sup>e</sup> Northamptonshires fut empêché d'avancer par deux mitrailleuses jusqu'à ce que le Corporal Lance Lewis rampe vers les deux emplacements et mit hors service les équipages des mitrailleuses avec des grenades, faisant un certain nombre de prisonniers et gagnant lui-même une V.C. Ces retards répétés, causés largement par des mitrailleuses cachées, signifiaient que l'attaque devait être interrompue et les plans réorganisés. A 5 h de l'après-midi, l'attaque fut renouvelée et Lempire fut assiégé en même temps que la 121<sup>e</sup> division allemande lançait une contre-attaque. Les deux forces se rencontrèrent tête contre tête et aucun côté ne fit de progrès - le combat continua parmi les ruines durant le soir et la nuit, jusqu'au matin suivant, 19 septembre, où Lempire fut nettoyé des Allemands et consolidé le jour suivant. A la ferme Malassise, le 1<sup>e</sup> Royal Fusiliers avait été retardé par un lourd bombardement et était

incapable de beaucoup progresser. Le 6<sup>o</sup> Queen's (Royal West Surrey Régiment) essaya le jour suivant ; ils avaient des difficultés pour traverser les barbelés mais une fois qu'ils en vinrent à bout, dans un combat "hand to hand", ils prirent le contrôle des restes de la ferme.

En attaquant Epehy, les Norfolks et Essex trouvèrent leur chemin vers les pentes ouest et dans le coin du village, où le 1<sup>o</sup> Cambridgeshires traversa et captura les points forts situés dans les ruines des maisons du village. Les défenses n'étaient pas dans les tranchées ni les lignes, mais étaient cachées dans les ruines ; des caves fortifiées étaient connectées à des tunnels et aux égouts avec des sorties et entrées à taille humaine. Les Allemands étaient capables d'apparaître derrière les troupes et de disparaître après avoir tiré ou lancé des bombes, le village fut décrit par l'un des attaquants comme un nid de surprises. Les tanks qui devaient assister s'étaient enfoncés dans des fossés ou avaient perdu leur chemin, l'infanterie perdit son support à cause de la lourde pluie et des bombardements allemands qui rendait plus confus leur barrage. Le close-combat continua durant toute la journée car on n'arrivait pas à sortir le Bavarian Alpine Korps ; un point fortifié particulier dans le village, nommé "Fishers Keep" prit jusqu'à 7 h 45 après midi pour être vaincu, seulement onze hommes de la garnison sur 46 restaient en vie sans blessure. La bataille continua durant la soirée ; pendant une averse torrentielle, le coin oriental du village tomba petit à petit aux mains sous le contrôle britannique et il fut minuit avant que les dernières maisons furent nettoyées. Les Allemands étaient relégués en bas des pentes Est, durant les quelques jours suivants.

La 58<sup>o</sup> division, attaquant à l'extrémité nord du village, avait atteint son but et le 2<sup>o</sup> London avait presque nettoyé Peizières dans le milieu de la matinée. Beaucoup de prisonniers furent pris en même temps qu'un grand nombre de mitrailleuses et de mortiers.

#### EPEHY aujourd'hui

Dans Epehy, il y a deux postes d'observation britanniques, nommés Morgan Post et Cullen Post, construits sur des plaques Rye's, angulaires, avec des plaques de métal qui furent spécialement fabriquées dans ce but. Elles furent utilisées par les Britanniques le 21 MARS 1918, bien que le brouillard matinal réduise leur champ de vision. Durant l'attaque britannique le 18 septembre 1918, ils étaient les deux seules constructions encore debout. Deux structures similaires existent à Ronssoy, bien que l'une d'entre elles soit cachée de la vue par une grange qui a été reconstruite autour. A l'extrémité est de Ronssoy, adjacente au nouveau cimetière civil, marqué 31 sur la carte, il y a un abri souterrain britannique, maintenant en partie rempli de décombres. Cet abri était l'état major de la compagnie du 2<sup>o</sup> Dublin quand ils furent attaqués le matin du 21 mars 1918, ils se battirent férocement avant d'être submergés. Les restes de l'emplacement allemand de 1916 d'une mitrailleuse lourde - encore visible de l'ensemble de la masse - survivent encore à la ferme Vaucelette (n° 32 sur la carte).

Dans le bois Gauche, qui avait changé plusieurs fois de main et qui était pour le moment la ligne de front britannique, et fut lourdement bombardé par les deux parties, des restes de morceaux d'acier corrodés de bombes peuvent être trouvés. La tranchée Lancashire, qui servit pendant un moment de défenses d'avant, tenues par les Sud-africains, peut encore être visualisée.